

DE L'ACTUALITÉ DE LA PRÉDICATION

Par Mulongo MULUNDA MUKENA,
Pasteur, communauté des églises zairoises en France.

Lorsque nous nous interrogeons sur l'actualité de la prédication dans nos Eglises, ce qui nous incombe, c'est de discerner si la Parole que nous prêchons est bien celle que Dieu veut faire entendre aux hommes d'aujourd'hui. C'est aussi de savoir si, en acceptant ou en fuyant notre prédication, le peuple de nos paroisses se décide pour ou contre le Seigneur, ou si ses faveurs et ses dédains s'arrêtent à la façon dont nous servons sa Parole. Suffira-t-il de dire que notre prédication est conforme à l'Écriture ? Qu'elle ne trahit sur aucun point la confession de foi de notre Eglise ? Rejetterons-nous toute critique, si la doctrine est correcte, en prétendant que ceux qui sont déçus n'ont que ce qu'ils méritent, qu'ils attendent de la prédication ce qu'elle n'est pas et que, s'ils n'y entendent pas la voix de Dieu, c'est qu'ils refusent de se rendre là où Dieu les assigne ? Chercherons-nous quelques apaisements faciles dans une doctrine de l'endurcissement ou le repos dans une application illicite de la doctrine de l'élection ?¹

Celui qui porte dans la crainte et le tremblement son titre de pasteur sait bien qu'il ne le doit qu'à la grâce inouïe du Bon Berger, de celui qui cherche la brebis perdue jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée. Il ne cherchera pas à se justifier à bon compte. Et celui qui a accepté comme un service le ministère de la Parole se sentira toujours en-deçà des exigences de ce service². Depuis toujours, des hommes ont prêché. Dieu

¹ Le pasteur qui n'a pas une assistance importante lors de ses prédications peut soit se croire inutile, soit sacraliser son échec : « Ceux qui viennent au culte sont élus, les réprouvés ne viennent pas au culte... » Cf l'article de Jean-François Collange et Johannes Gleede, « Le gagnant et le pasteur » in *Positions Luthériennes*, n° 4, octobre-décembre 1991.

² La difficulté du ministère pastoral consiste à savoir s'il est une vocation ou un métier. En 1961, Jean Rillet a écrit un livre : *Le pasteur et son métier* – il y eut un tollé pour dire que le pastorat était une vocation et non pas un métier. Le livre de Jean-Paul Willaime, *Profession : pasteur*, Genève, Labor et Fides

s'est rendu témoignage par la voix de ces prédicateurs. Cette Parole a édifié l'Eglise³, elle a appelé, exhorté, repris, consolé, elle a été vivante, actuelle et cependant, parmi ces milliers de sermons, lequel pourrait tel qu'il est, même transcrit en notre langue d'aujourd'hui, être prêché dimanche dans une quelconque Eglise ? Quelques lettrés, quelques théologiens en recevraient peut-être grand profit, mais serait-ce pour l'Eglise le pain quotidien qu'elle demande à Dieu dans sa prière ?

Une enquête de Jean-Paul Willaime constate qu'aujourd'hui, la grande majorité des pasteurs considèrent la prédication comme une tâche essentielle⁴. Chacun sait combien le pasteur, harcelé par mille soucis divers, doit lutter pour défendre le temps nécessaire à l'étude de la Bible et à la prédication de ses sermons. Trop d'urgences s'opposent à cette urgence première de la charge du prédicateur⁵. Aujourd'hui dans certaines églises⁶, le débat est ouvert entre ceux qui professent que ce qui compte, dans le culte, c'est le sermon, et ceux qui réclament que sa place soit réduite, pour laisser plus d'espace au recueillement, à la liturgie. Les premiers n'ont pas encore entendu l'invitation qui les appelle à adorer en joignant leurs prières et leurs louanges à celles de l'Eglise universelle, qui combat sur la terre et qui célèbre le culte céleste. Les seconds oublient qu'ils cheminent sur la terre où Jésus-Christ est venu, sous la forme d'un serviteur, et que c'est là qu'il vient leur parler par la voix d'un homme.

1986, semble recueillir un consensus général. Beaucoup de pasteurs sont d'accord pour dire que le pastorat, tout en étant une vocation, est aussi une profession.

³ Depuis les origines et aujourd'hui encore, la prédication reste au cœur du protestantisme. Au XVI^e siècle, à une époque où les curés avaient tendance à la négliger, les Réformateurs ont agi par la prédication et ont écrit de nombreux commentaires bibliques à l'usage des prédicateurs. Pierre Chaunu, *Eglise, culture et société*, Sedes, 1981/1 pp. 352-353, souligne « la force séductrice » qu'a exercée « la prédication inlassable » des pasteurs. Selon Marc Lienhard, *Martin Luther : Un temps, une vie, un message*, Le Centurion/Labor et Fides 1983, p. 195, « Le mouvement évangélique s'est imposé par la prédication plus encore que par l'écrit. » On prêchait énormément, plusieurs fois par semaine ; on a conservé le texte de 1200 sermons de Calvin qui en prononçait de 12 à 16 par mois. Cf Richard Stauffer, *Dieu, la création et la providence dans la prédication de Calvin*, Peter Lang 1978, pp. 9-10.

⁴ J.-P. Willaime, *les pasteurs de France (sauf Alsace-Moselle)*, Strasbourg, Centre de sociologie du protestantisme, 1982.

⁵ Si leurs collègues occidentaux prennent « parfois » des vacances, les pasteurs africains en prennent rarement et sont les bons-à-tout-faire de leurs paroisses !

⁶ Nous pensons aux églises dites « historiques ».

CE QUE LA PRÉDICATION N'EST PAS...

L'Eglise n'a jamais été relevée de l'ordre de prêcher et elle ne peut pas se laisser guider par les fluctuations de l'audience qu'elle rencontre. Toutefois la question reste entière de savoir si notre prédication d'aujourd'hui est bien celle que Dieu destine aux hommes de notre temps et d'abord si elle est bien une prédication. Nous aurions peut-être à nous demander quel est, dans le cadre étendu du ministère de la Parole, le rôle spécifique dévolu à la prédication, ce qui la distingue de l'étude biblique, de la catéchèse, de l'entretien dans la cure d'âme. Il est impossible d'assigner à ces divers actes du ministère des limites précises, mais la confusion des genres peut être ruineuse. L'étude biblique suppose la recherche en commun du sens de l'Écriture ; elle va à la découverte, elle explore, elle n'est pas orientée dans le sens d'une action prévue, d'une décision recherchée. La catéchèse résume, ordonne systématiquement les données de la Révélation, elle expose le dessein de Dieu, fixe des repères, mais son intention didactique place le pasteur et les catéchumènes dans une situation qui n'est pas exactement celle du culte. L'entretien de cure d'âme est une forme de prédication ; la Parole de Dieu est adressée à un homme, mais il y est confronté personnellement, dans le secret. La prédication a des traits communs avec ces actes divers du ministère de la Parole, elle ne se confond pourtant avec aucun d'entre eux. Notre prédication peut-elle devenir une pure méditation de l'Écriture⁷, où celui qui parle se contente de poursuivre à haute voix son dialogue avec elle, comme s'il n'avait à prononcer que son débat, son émerveillement ou sa crainte ? Le sermon risque alors de se présenter comme étude biblique. Mais parce que le dialogue n'est pas réellement ouvert avec l'assemblée, les fidèles ont de la peine à suivre le prédicateur dans sa recherche et ses démarches. Aussi riche que soit cette méditation, l'auditeur n'est pas sûr que cela le concerne directement⁸. Il peut s'étonner des connaissances bibliques du pasteur, il peut être édifié par

⁷ Si l'on en croit Jean-Paul Willaime, « le pasteur est situé entre le docteur et le prophète parce que la forme de présentification de Dieu dans laquelle il opère est la prédication (p. 55), la prédication est en principe *création d'un discours original* qui dimanche après dimanche, est censé manifester la vérité de l'Écriture (p. 53). L'auditoire attend autre chose que la répétition de la doctrine, il attend un discours qui l'interpelle (p. 55) ». Jean-Paul Willaime, *Profession : pasteur*, Labor et Fides 1986.

⁸ H. Blocher écrit : « La "Galaxie Mc Luhan" à l'âge des médias électroniques étouffe le goût et la capacité de suivre le discours du prédicateur, la sensibilité qui correspond à la génération du "baladeur", rejette la dissymétrie symbolisée

la façon dont la pensée de celui-ci se soumet à l'Écriture ; il peut se sentir aussi très découragé en sentant qu'il ne pourra jamais méditer la Parole de Dieu comme il vient de l'entendre faire et que, somme toute, la Bible n'ouvre ses trésors qu'aux seuls théologiens⁹.

LA PRÉDICATION N'EST PAS UNE PAROLE EN L'AIR

Elle a ceci de particulier qu'elle est réellement adressée à l'homme, comme une lettre adressée à quelqu'un. Nous ne prêchons que dans la mesure où nous remettons le message qui nous est confié à son adresse. Nous ne pouvons pas nous contenter de parler au hasard en ajoutant mentalement la mention « faire suivre ». Mais ceci implique la nécessité de savoir où se trouve l'homme d'aujourd'hui. Nous ne sommes plus les sentinelles de Dieu si nous ne découvrons pas le point où se prépare l'attaque, où va s'ouvrir la brèche – c'est un avertissement trop vague que de dire : « Veillez. » Le vague de la prédication ne peut pas être corrigé par l'emploi, même massif, du mot « concret ». L'Écriture ne se contente pas de ce pseudo-réalisme. Elle nous place devant des hommes de chair et de sang – et devant un Sauveur venu en « chair ». A nous de l'interpréter en nous gardant de l'abstraction, des généralités et en restituant son « actualité ». Cela exige un rude labeur et un constant recours au Saint-Esprit. Nous nous trouvons placés devant une somme de risques qu'il faut affronter dans la foi. Les textes bibliques ne se laissent pas plaquer sur nos situations. Ils ne s'y confrontent que par leur relation avec le Christ, notre éternel contemporain qui, lui, domine l'Histoire et son déroulement. Il serait ruineux de considérer que notre prédication pourrait retrouver sa vigueur et son attrait par un regain d'actualité, si cette actualité nous menait à la situer hors de l'actualité de Jésus-Christ. Il ne s'agit pas de montrer que le pasteur vit dans son temps, qu'il est à la page, mais de démontrer que cette page de l'histoire où nous sommes arrivés n'a de sens que dans sa relation avec la mort et la résurrection de Jésus et dans la perspective de son règne. Jésus-Christ ne s'identifie avec aucune option humaine. Découvrir la situation du monde, ses problèmes sociaux, politiques, ne consiste pas à discerner ici-bas des chemins de salut et des voies de perdition, mais bien à montrer ce que ces options

par la chaire surélevée de nos temples : monologue d'autorité d'une part, et docilité muette d'autre part. » (cf note 12) .

⁹ C'est pourquoi le pasteur que l'on aime aujourd'hui n'est plus l'homme de la parole, mais l'homme de l'écoute. Nous pensons que les deux sont indispensables pour un ministère pastoral équilibré.

ont de précaire, d'illusoire ou d'abusif, et de dire au chrétien : quoi que tu fasses, quoi que tu choisisses, quelque solidarité humaine que tu acceptes, fais-le en chrétien, sachant bien que tu n'as qu'un Sauveur et que tu fais, partout et avant tout, partie de *son* peuple.

C'est bien ce qu'il faut dire à ceux qui voudraient que la prédication soit *actuelle* à la manière dont sont actuels les partis et leurs propagandes. Serait *actuelle*, à leurs yeux, la prédication qui leur donnerait des mots d'ordre pour s'enrôler avec bonne conscience sous tel ou tel drapeau.

Si c'est cette sorte d'actualité qui est demandée à la Parole de la chaire, nous devons la refuser, faute de quoi la seigneurie de Jésus-Christ se trouvera niée et engloutie par des prétentions totalitaires. Lorsque Paul s'adresse aux Athéniens, leur annonçant la mort et la résurrection de Jésus, ils répondent : « Là-dessus, nous t'entendrons une autre fois » (Ac 17,32). Cette prédication leur paraissait suprêmement « inactuelle ». Il y a beaucoup d'Athéniens de par le monde... Que nous les abordions résolument ou mollement, que nous fassions le plongeon ou que nous entrions dans l'eau froide pas à pas, le moment doit venir où nous devons annoncer cet Evangile qui reste scandale et folie.

LA PRÉDICATION ACTUALISE CE QUI EST ÉTERNEL¹⁰

C'est l'Esprit Saint qui nous donne la capacité de prêcher en venant à notre secours¹¹. Le Saint-Esprit agit du côté de l'auditeur en ouvrant le « cœur » ; ce dernier est par nature incapable de recevoir le message éternel parce qu'il le juge orgueilleusement comme « une folie ». Mais le Saint-Esprit, maître de l'audition, donne des oreilles pour entendre – c'est-à-dire qu'il guérit la surdité volontaire. Le Saint-

¹⁰ Nous empruntons ce titre à Alexandre Vinet qui écrit très finement que la prédication se doit « d'actualiser ce qui est éternel et d'éterniser pour ainsi dire ce qui est actuel », *théologie pastorale*, Paris, 1850, p. 269. Si actualiser est la mission spécifique de tous les prédicateurs, faut-il confondre les actualisations de la Bible et ses réécritures ? Que penser de la transcription actualisante qui se veut fondamentalement une prédication ? Odon Vallet, lors d'un colloque à Paris sur l'actualisation de l'Écriture les 13-14 janvier 1990, observait que le mot « actuel » a trois acceptions possibles : présent par opposition au passé, réel par opposition à virtuel, actif par opposition à passif. Il montre que les titres donnés aux paraboles en infléchissent la lecture : dire « le bon Samaritain » ou « le fils prodigue » est déjà un jugement de valeur !

¹¹ L'apôtre Paul en 1 Th. 1,4-5 montre le sens de la dépendance qu'il avait à l'égard du Saint-Esprit pour que l'événement de la prédication se produise.

Esprit agit du côté du prédicateur, même si son inspiration n'est pas du même degré que celle des prophètes et des apôtres canoniques. L'Esprit remplit, anime, fortifie, dirige le prédicateur, « si bien que celui-ci est un instrument vivant, responsable, non pas inerte, robotisé, mais un instrument dans la main de Dieu, de telle sorte que l'auditeur se sent convaincu, qu'il voit les secrets de son cœur comme dévoilés. »¹²

Pour l'ensemble des protestants, la prédication est un acte capital, parce qu'en elle et par elle Dieu vient vers nous et nous rencontre. Calvin affirme : « La prédication de l'Évangile, c'est comme une descente que Dieu fait pour venir nous chercher... Dieu nous visite et s'approche de nous. » Elle constitue donc, selon une expression de Richard Stauffer commentant Calvin, « une espèce d'épiphanie divine », une « théophanie » ou une « christophanie »¹³.

Barth et Bultmann réagissent contre une banalisation de la prédication dans le protestantisme de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Ils la présentent l'un et l'autre comme l'événement eschatologique, c'est-à-dire la rencontre décisive entre Dieu et l'homme. Le Christ, affirme Bultmann, « devient présent dans la Parole qui le prêche » : « La véritable forme de la présence actuelle du Christ est la prédication ; en elle Jésus vient à nouveau et vient toujours à nouveau. »¹⁴ Dans cette perspective, on a parfois soutenu que la prédication joue le même rôle et a la même valeur pour les protestants que l'eucharistie pour les catholiques. Ainsi C. Hauter écrit-il : « La prédication est essentielle au culte, elle remplit le rôle de la transformation des éléments dans la messe, c'est-à-dire amène la présence de la divinité »¹⁵ – d'où l'expression fort heureuse qu'a forgée Jean-Paul Willaime : présentification de Dieu. La prédication est l'un des aspects de la « présentification » protestante ou tout simplement chrétienne, de Dieu, dans l'exacte mesure où elle est en même temps, mais aussi constitutivement, annonce discursive de la

¹² H. Blocher, « De la Prédication », *cahiers de l' A.F.P.* 21/1990, pp. 37-38. La première condition de l'actualité de la Parole prêchée, c'est que cette prédication soit tirée de la révélation toujours actuelle des Saintes Écritures !

¹³ R. Stauffer, *Dieu, la création et la providence dans la prédication de Calvin*, Peter Lang, 1978, pp. 169, 170, 183 ; cf aussi « les enjeux théologiques d'un ouvrage récent », *Annales*, mai-juin 1983.

¹⁴ Bultmann, *Foi et compréhension*, vol. 1, p. 166 ; vol. 2, p. 127. Toutefois, Bultmann ne dit pas quel est le seul lieu de présence du Christ. Dans sa *Dogmatique*, vol. 22, p. 96, Barth revient sur son affirmation antérieure du caractère eschatologique de la prédication qu'il juge excessive.

¹⁵ C. Hauter « *Le problème sociologique du protestantisme* » *Revue d'histoire et Philosophie Religieuse*, 1923/1, p. 33.

Parole, du *logos* divin. Ce qui n'exclut ni les silences, ni les recours aux modes non-verbaux de communication. C'est une constatation bien connue : les catholiques « administrent » les sacrements, les orthodoxes « célèbrent » les saints mystères, les anglicans « prient » les psaumes, les luthériens les chantent, les pentecôtistes « guérissent », les salutistes « agissent », les évangéliques « louent », les réformés « parlent »...

La prédication actualise ce qui est éternel en s'éloignant :

a) de l'intellectualisme : la tradition culturelle occidentale a tendance à confiner la foi dans le cérébral, empêchant parfois de faire droit à l'exigence bien connue : l'Évangile tout entier pour l'homme tout entier.

A quelle prédication va le plus souvent le reproche d'être trop intellectuelle ? on découvrirait probablement qu'il ne vise pas celles qui sont bien pensées et solidement argumentées, mais celles qui font état d'un savoir exégétique ou culturel mal intégré dans la réflexion qu'il est censé étayer.

b) de la langue de bois (autre travers qui ne cesse de ronger la prédication de l'intérieur). A force de dénoncer le conformisme langagier derrière lequel se réfugient les citoyens des pays à idéologies totalitaires, on oublie que la langue de bois est un phénomène très répandu dans les discours ecclésiastiques. Elle se manifeste en particulier chaque fois que l'on dit non ce que l'on pense, ce que l'on croit ou ce dont on doute vraiment, mais ce que l'on pense ou croit devoir dire étant donné la fonction qu'on assume.

c) du vedettariat : il est le danger qui menace toujours les bons prédicateurs et leurs auditoires. Le prédicateur-vedette est celui que l'on vient écouter comme on aime entendre pour la énième fois une vedette de la chanson. On aime en eux le bercement flatteur d'une rengaine sans surprise, mais aussi sans effet. On sort de l'écoute de tels sermons comme on y est entré. On attend d'être conforté dans sa bonne conscience, sa spiritualité ou ses opinions, et on se déclare satisfait quand le résultat correspond à cette attente.

LA PRÉDICATION DOIT ÊTRE SCRIPTURAIRE¹⁶

« Il faut qu'elle ait sa source et sa norme dans la Bible qui est elle-même Parole de Dieu – car la parole prêchée, tirée de l'Écriture, est une parole de Dieu. »¹⁷ Nous n'avons pas à parler sur la Bible mais de la Bible – en tirant de l'Écriture ce que nous prêchons. La mission

¹⁶ H. Blocher, *op. cit.* p. 33.

¹⁷ *ibid.*

du prédicateur consiste à faire entendre la parole de Dieu, et non une parole, si pertinente soit-elle, sur Dieu. Calvin, parlant du prédicateur, écrit que « la parole qu'il administre est la parole de Dieu, non la sienne »¹⁹.

L'action constante du Saint-Esprit exclut-elle la préparation minutieuse, le sermon appris par cœur ou lu en chaire ? Pierre Marcel polémique contre le sermon tout prêt, il déclare avec vivacité : « Seule l'intervention de l'Esprit peut faire que cette parole ne soit ni une lecture, ni une récitation, ni un discours, ni une allocution, ni une méditation mais une prédication, une parole parlée selon la vivacité de l'Esprit, donc prêchée. »²⁰ Comment le prédicateur peut-il éviter la dérive subjective ? Autrefois, dans certains milieux illuministes, on estimait qu'il devait rester aussi passif que possible ; on lui déconseillait de préparer sa prédication (car dans ce cas, inévitablement, il exposerait ses propres idées) pour s'ouvrir à l'inspiration et se laisser envahir par l'Esprit. Pour les prédicateurs des Eglises historiques, cette attitude, au contraire, conduit à se proclamer soi-même, à substituer à la Parole de Dieu ses impressions et ses émotions. Ils voient dans l'exégèse le meilleur garde-fou contre les déviations.

Il est d'usage qu'une partie du culte soit consacrée à la lecture d'un extrait de l'Ecriture, puis à la prédication. Cette pratique s'avère légitime, dans la mesure où elle respecte les conditions présidant à une juste transmission de la foi. La polarité Ecriture-Prédication nous apprend deux choses :

— L'Ecriture ne se suffit pas à elle-même. L'Ecriture seule n'aboutit pas *ipso facto* à éclairer le croyant et à l'édifier, mais appelle un discours qui l'explique, qui la commente, qui « l'actualise ». Elle est en attente d'interprétation.

— Le canon est clos, mais son sens est à dire toujours à nouveau.

D'autre part – et à l'inverse – la prédication qui se veut formulation actuelle et prégnante de la foi, n'est pas abandonnée à l'arbitraire du prédicateur. La lecture biblique qui la précède indique qu'elle s'enracine dans une référence « éternelle » et qu'elle se soumet à une contrainte. La prédication devrait considérer qu'à travers la collection de textes bibliques s'exprime de façon indépassable le projet libérateur de Dieu pour l'homme. La polarité lecture biblique –

¹⁸ *Commentaire sur le Nouveau Testament*, vol. 4, Meyreis, 1855, p. 607.

¹⁹ Pierre Marcel, « l'actualité de la prédication », *La Revue Réformée*, n° 73/1951.

prédication souligne que si l'Écriture appelle un commentaire toujours nouveau (actualisé) qui tient notamment dans la prédication, cette dernière à son tour se constitue et s'oriente par la référence éternelle qu'elle se donne. Deux écueils antithétiques sont à éviter :

1. *L'absolutisation du pôle Écriture*

Le texte biblique est réputé se suffire à lui-même, être clair par lui-même et ne nécessiter aucune démarche interprétative. Il s'applique immédiatement à l'auditeur sans qu'il soit besoin de passer par le relais d'un commentaire. Ce qui est nié dans cette perspective, c'est le fait que l'Écriture appelle son propre renouvellement par l'interprétation. Le prédicateur peut tomber dans le même travers à partir de présupposés contraires ; lorsque la prédication se limite à opérer une explication exégétique du texte (historico-critique), le passage biblique est certes clarifié, mais du coup il est enfermé dans sa contingence historique. Les auditeurs suivent le sens de la péricope, mais ils n'aperçoivent pas en quoi cet extrait biblique les rejoint, les interpelle et les concerne. A nouveau, le pôle Écriture prend une importance exclusive et la dialectique créatrice est perdue !

2. *L'oubli du pôle Écriture*

Il advient par exemple lorsque le texte biblique devient le lieu où le prédicateur se projette et perd sa fonction de référence. Le prédicateur se sert alors de l'Écriture pour développer les thèmes qui lui sont chers, pour exprimer les préoccupations qui l'habitent, pour justifier sa théologie de prédilection. L'Écriture perd son rôle de vis-à-vis incitateur et critique. Elle est réduite à une fonction de miroir. L'oubli du pôle de l'Écriture se produit également à chaque fois que le prédicateur se plie à un magistère ecclésiastique. La source du message n'est plus alors tel passage biblique mais les décisions doctrinales dictées par son Église. Dans ce cas, l'Écriture est redressée, domestiquée par le discours officiel de l'autorité. L'occultation du pôle de l'Écriture peut enfin advenir lorsque le prédicateur fait de son vécu la substance de son message. Les expériences qu'il a accumulées, qu'elles soient religieuses ou non, deviennent le registre de référence qui alimente la formulation du message. Le prédicateur est lui-même la source et la norme de son discours. L'Écriture remplit son rôle quand elle fait du prédicateur son interprète, voire son actualisateur. Cette capacité à inscrire la pertinence de la foi dans le quotidien vécu est la vérification d'un juste rapport au texte biblique.

PRÊCHER, C'EST...

— Enseigner sans doute, et nos communautés ont le plus urgent besoin de sortir de la confusion, du vague doctrinal, de l'incertitude qui paralyse les décisions et le témoignage. Pouvons-nous dire cependant que le prédicateur accomplit toute sa fonction lorsque, en chaire, il se fait professeur ? Ce serait supposer que l'Eglise, aujourd'hui, manque uniquement de connaissance. Nous savons bien que nous sommes pasteurs et docteurs et que la connaissance de Jésus-Christ n'est pas comme les autres connaissances. Pour cela, justement, nous sommes coupables si le sermon se réduit à une leçon.

— S'adresser à tous. Une prédication est-elle vraiment pastorale, lorsqu'elle est dominée par le souci d'un seul membre du troupeau ? Lorsqu'elle prend la place de l'entretien de cure d'âme, parce qu'il est plus facile de dire en chaire, sous une forme impersonnelle, ce qu'il faudrait avoir le courage de dire de personne à personne, de la part du Seigneur ? N'est-ce pas ici que nous tombons parfois dans l'injustice, après avoir cédé à la lâcheté (quand le prédicateur adresse telle apostrophe véhémement à l'assemblée, alors qu'il avait seulement à l'esprit telle situation précise) ?

— Annoncer Jésus-Christ à l'Eglise rassemblée en son nom et en même temps à tous ceux qui s'approchent de cette proclamation publique de sa Parole.

— Déclarer au nom du Seigneur sa volonté de salut pour tous les hommes. C'est transmettre, de sa part, aux hommes d'aujourd'hui, un message « éternel » qui n'est pas le nôtre mais dont nous sommes constitués témoins.

— Parler sous l'autorité de Dieu, telle qu'elle s'impose à nous dans l'Ecriture, sous la conduite du Saint-Esprit, pour annoncer la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu, manifesté en Jésus-Christ. Ce message ne nous appartient pas et la chaire n'est pas plus à nous que ne l'est la table de communion. Que dire de l'effusion sentimentale, du lyrisme, de la rhétorique ou du verbiage de ceux qui discutent, dissertent, exposent leurs idées, étalent leur pauvre moi ou qui trouvent bon de jouer avec l'esprit et le cœur de leurs auditeurs ? Si nous prêchons, c'est que nous sommes commissionnés pour le faire et nous n'avons ni à nous exprimer nous-mêmes ni à exprimer le sentiment de la communauté qui est devant nous.

Le prédicateur se trouve donc placé dans cette situation redoutable du porte-parole de Dieu. Et cependant, cette parole est livrée à notre faiblesse, aux limites de notre connaissance, elle est sujette à nos erreurs. Il faut bien s'étonner du miracle par lequel Dieu use de ce

moyen fragile pour s'adresser à son peuple et pour accomplir dans le temps présent l'œuvre de son salut. Mais précisément Dieu s'adresse aux hommes qui cheminent sur la terre par le moyen d'un compagnon de leur pèlerinage. Il veut que « l'Évangile éternel » rencontre l'homme d'aujourd'hui par la voix d'un homme d'aujourd'hui. Le prédicateur qui porte cette responsabilité devant Dieu la porte aussi devant ceux à qui Dieu s'adresse. La prédication est un acte de Dieu, mais c'est un acte accompli par un homme et l'œuvre de l'amour de Dieu est toute entière placée, pour celui qui y est engagé, sous l'autorité du sommaire de la Loi.

— Écouter²⁰ Dieu mais aussi écouter l'homme. A bien des égards, le premier temps de la prédication est celui du recueillement, d'un silence, de la prière. Dans ce sens-là, le sermon est un acte prémédité, il suppose et appelle une adoration, dont la précédence a quelque chose de fondamental. On pourrait même dire que l'orateur suit, en quelque sorte, l'ad-orateur et que le premier impératif de la devise *Ora et labora* (prie et travaille) fait en réalité intimement partie de l'entreprise homilétique. Georges Casalis écrit : « Tout d'abord, il ne saurait y avoir de distance entre celui qui parle et ceux qui écoutent l'Évangile, car avant d'en être le messager j'en suis d'abord l'auditeur ; me voilà parlant et pourtant sans cesse, je suis écoutant. »²¹ Dans la polarité Écriture – prédication, l'écoute correspond à une actualisation créatrice qui nous oblige à ne pas limiter notre sermon au seul enseignement technique et scientifique, à l'analyse exégétique d'un texte biblique alors enfermé dans sa contingence historique, comme l'écrit Jean Zumstein, qui ajoute : « l'Écriture n'a pas à devenir une cage dans laquelle s'enferme la prédication, une clôture qu'elle s'interdit de franchir ; l'Écriture ne doit pas rendre la parole captive. La référence scripturaire est là pour situer et orienter le regard du

²⁰ Laurent Gagnebin, « Prêcher, c'est écouter », *Lumière et vie*, 1990, pp. 45-54. P. 45, l'auteur propose quatre verbes : écouter, enseigner, proclamer, interpeller. Pour Laurent Gagnebin, le verbe écouter paraît le plus important des quatre mentionnés.) Cf. André Gounelle, « Le culte selon la tradition réformée », *Information-Evangélisation*, 1988/1 pp. 2-13 (p. 11 : l'auteur retient trois termes pour la prédication : enseignement, interpellation et actualisation) ; Henri Blocher, « De la prédication », *Cahiers de l'Association des Pasteurs de France*, 1990/21 pp. 29-39 (pp 31-32 : l'auteur propose quatre verbes : prêcher, enseigner, évangéliser, attester.)

²¹ Georges Casalis, *Prédication, acte politique*, Paris, Cerf, 1970, p. 22.

prédicateur. »²² « Il nous plaît que l'écoute devienne là un... regard ! » écrit Laurent Gagnebin²³.

Ecouter Dieu dans la démarche homilétique est inséparable d'une écoute des hommes, tant il est vrai qu'en Jésus-Christ l'homme et Dieu sont réunis, que la divinité et l'humanité forment un tout. L'écoute de Dieu lui-même passe très souvent par celle des autres, messagers, envoyés... Le Dieu de Jésus-Christ est toujours présent en l'autre, glorifié ou crucifié. Le « chaque fois que vous avez fait ceci à l'un de ces plus petits » de Mt 25,40 peut devenir ainsi non seulement un « c'est à moi que vous l'avez fait », mais « c'est à moi que vous l'avez dit » ou « c'est de moi que vous l'avez entendu ». Cette rencontre de Dieu en l'autre, cette écoute exigeante, quotidienne, accueillante, ne peut que nourrir, inspirer, enrichir notre prédication soigneusement préparée et vécue dans cette attention à l'autre, quel qu'il soit²⁴.

« Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force » (Mc 12,30), ce n'est pas seulement l'objet de la prédication, mais sa condition. La condition nécessaire, unique, de son actualité. Voilà ce qui fait de nous des serviteurs, et pas seulement des répéteurs, ou des sermonneurs. Voilà l'attitude qui donne à la Parole prêchée sa réalité : elle est prononcée dans le respect, la foi, la reconnaissance dus à la présence de celui dont l'amour a suscité cette réponse d'amour. Mais voici le second commandement, semblable au premier : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Le pasteur est bien réellement membre de la communauté à laquelle il s'adresse. Dans l'acte de la prédication il est pourtant face à l'Eglise. Sans doute, il prêche aussi à lui-même, mais il est un signe dressé devant le peuple de Dieu. Il est pris à partie par le Seigneur, mais il prend à partie l'assemblée. L'actualité de la prédication est-elle à rechercher ailleurs que dans cette relation ? Avons-nous autre chose à faire que d'approfondir la réalité du prochain et de l'amour pour lui ? L'apôtre Paul demande de professer la vérité dans la charité. Le 13^e chapitre de la première aux Corinthiens trouve une application dans le domaine de la prédication.

Cet homme que nous appelons d'une façon presque banale notre prochain, jusqu'à quel point nous sommes-nous rapprochés de lui ? Est-il vraiment proche, est-il seulement réel à l'heure où nous

²² Jean Zumstein, « la référence biblique de la prédication », *Le Protestant*, 1989/10, p. 3.

²³ Laurent Gagnebin ; *op. cit.*, p. 48.

²⁴ Jean-Paul Willaime, *Profession : pasteur*, Genève, Labor et Fides, 1986, p. 251.

composons notre sermon ? L'avons-nous présent à l'esprit et au cœur, ou sommes-nous hypnotisés par les lignes que nous écrivons ?

Est-il devant nous, dans sa réalité et sa diversité, ou isolons-nous mentalement telle personne ou tel groupe de notre auditoire ? Nous pensons souvent à l'auditeur exigeant, mais il s'agit alors souvent d'une exigence intellectuelle ou esthétique et nous oublions le plus petit de nos frères, celui que marque l'exigence première du Seigneur, celui dont il est plus difficile de s'approcher. Un prédicateur sait bien dans quel état d'esprit il composera son sermon, lorsqu'il apprend que tel de ses collègues l'écouterà le dimanche suivant ! Cet auditeur lui masque l'assemblée. Tel pasteur qui prêchait excellemment dans son village change dangereusement de style dans la chaire d'une grande ville et oublie que la majorité des fidèles qui l'écoutent sont des gens tout aussi simples que les paysans auxquels il s'adressait naguère ; il ignore, de même, que ceux auxquels il croit faire honneur lui seraient reconnaissants de leur épargner le langage savant et les termes de l'école théologique. L'amour du prochain ne provoque pas seulement des rencontres. Il nous entraîne parfois à faire beaucoup plus de chemin que nous ne l'avons prévu (voir la parabole du bon Samaritain). Cependant, nous croyons qu'il suffit de suggérer, d'indiquer : nos sermons sont « prolixes » et, par un singulier retour, ils restent cruellement « elliptiques ». Le problème du langage et celui de la composition des sermons est à la fois plus sérieux et moins grave qu'on ne le pense ! Les difficultés que nous éprouvons sont le plus souvent de l'ordre des égards envers le prochain. Nous utilisons les termes qui nous sont familiers, les plus rapides, les plus commodes ; nous laissons cependant aux autres le soin de les interpréter²⁵, de les traduire. De même, un sermon mal composé ne révèle pas forcément notre inaptitude ou notre maladresse à ordonner notre exposition ; il révèle au moins autant un amour nonchalant, le parti-pris de laisser aux autres le soin de faire à notre place ce que nous devons faire pour eux.

²⁵ La formule herméneutique d'intégration des sciences humaines est : expliquer pour comprendre mieux. Elle est ignorée parfois par certains prédicateurs. Il est aussi vrai qu'une lecture instruite de la Parole devrait faire partie d'une lecture confessante de la Parole. Sous l'égide d'une intelligence de la foi.

LE GRAND SIÈCLE D'UNE MISSION PROTESTANTE

La Mission de Paris, de 1822 à 1914



Le XIX^e siècle a-t-il quelque chose à nous apprendre sur nous-mêmes ? Siècle de colonisation et de mission chrétienne, il a été perçu pendant les années 1960 comme celui dont il fallait se défaire. Pourtant, il a vu naître la plupart des Eglises de l'hémisphère sud, qui occupent aujourd'hui une place essentielle dans la communauté chrétienne mondiale.

On ne peut donc pas faire l'économie d'un bilan de l'héritage missionnaire du XIX^e siècle. Jean-François Zorn se livre à cet exercice en soumettant les archives de la Société des Missions évangéliques de Paris à l'esprit critique qui manquait aux écrits missionnaires traditionnels, tout en gardant de cette tradition le sens du récit.

Aussi découvre-t-on dans ce livre une Société de mission dont l'engagement international remarquable éclaire d'un jour nouveau le rôle des protestants français, suisses et vaudois d'Italie dans leur propre pays il y a un siècle.

Il n'y a guère de préoccupations actuelles en faveur du tiers monde, des droits humains, du dialogue inter-religieux, de l'œcuménisme, qui ne puisent leur sens dans le « siècle des missions ».

Jean-François Zorn, né en 1946, est pasteur chargé des questions de formation dans l'Eglise réformée de France. Sociologue et docteur en histoire, il enseigne une missiologie mettant en dialogue les acquis de ses recherches avec la connaissance profonde qu'il a des Eglises d'Europe et d'Outre-Mer.

UNE COÉDITION KARTHALA - LES BERGERS ET LES MAGES

A paraître le 15 mai 1993 - 800 pages - 195 F.

Prix du livre après expiration de la souscription : 250 F.

BON DE SOUSCRIPTION - Valable jusqu'au 30 avril 1993

à retourner à : Les Bergers et les Mages, 47 rue de Clichy, 75009 Paris.

Mme, Mlle, M. :

Adresse :

Code postal : Ville :

Souscritexemplaires de « Le grand siècle d'une mission protestante »

1. Chèque ci-joint (195 F. franco de port)

2. Pour l'étranger : règlement exclusivement par mandat international

Date :Signature :